Ciao Italia ! Un siècle d'immigration et de culture italiennes en France 1860-1960

Musée national de l'histoire de l'immigration

Céline Régnard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3992>

DOI : ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000]
[2006] MySQL server has gone away

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2017

Pagination : 141-143

ISBN : 978-2-919040-39-1

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Céline Régnard, « Ciao Italia ! Un siècle d'immigration et de culture italiennes en France 1860-1960 », *Hommes & migrations* [En ligne], 1319 | 2017, mis en ligne le 01 octobre 2017, consulté le 08 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3992> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.3992>

ITALIANITÉ

CIAO ITALIA ! UN SIÈCLE D'IMMIGRATION ET DE CULTURE ITALIENNES EN FRANCE 1860-1960

MUSÉE NATIONAL DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION

Par CÉLINE RÉGNARD, maître de conférence en histoire contemporaine à l'université Aix-Marseille.

Que le Musée national de l'histoire de l'immigration n'ait jamais consacré d'exposition à l'histoire de l'immigration italienne en France n'est pas le moindre des paradoxes. La présence italienne en France est, en effet, ancienne – que l'on songe à des figures comme Catherine de Médicis, Léonard de Vinci ou Mazarin ! – et devient massive entre la fin du XIX^e siècle et la Première Guerre mondiale, lors de la grande émigration, quand 1,8 millions d'Italiens franchissent les Alpes. En 1931, 800 000 Italiens résident officiellement en France soit 7 % de la population. Jusqu'à la fin des années 1960, ils sont les étrangers les plus nombreux à vivre dans l'Hexagone. Aujourd'hui, on estime que plusieurs millions de Français ont une ascendance italienne. L'exposition *Ciao Italia !* vient donc non seulement combler une lacune mais renouvelle également avec bonheur le genre de l'exposition sur l'histoire d'une immigration.

Lors d'un prologue audacieux, les commissaires de l'exposition (Dominique Païni, commissaire général et théoricien du cinéma, Stéphane Mourlane, historien, et Isabelle Renard, historienne de l'art) invitent d'emblée le visiteur à regarder l'histoire en face. L'immigration italienne est ici présentée sans pathos, mais non sans émotion, dans ses aspects

les plus brillants et les plus sombres. La monumentale toile d'Angelo Tommasi, *Gli emigranti* (1896), exposée pour la première fois en France, saisit l'attention. Regards désabusés, silhouettes fatiguées, des émigrants attendent un bateau sur un quai. Au loin, des vapeurs exhalant leur fumée rappellent que l'émigration italienne est aussi, à la fin du XIX^e siècle, une traversée de l'Atlantique. Devant la toile, une ronde de vespas : l'installation de Moataz Nasr, *Vacanze romane* (2013), agit comme une rupture temporelle et stylistique dans laquelle l'Italie s'incarne dans des objets et un art de vivre. De part et d'autre de la salle, les bustes de Garibaldi et de Mussolini se répondent, introduisant le visiteur aux contrastes d'une histoire politique italienne mouvementée depuis le *Risorgimento*. À l'évocation de celle-ci se superpose la thématique visuelle et sonore de l'émigration, à travers deux extraits films : *L'Emigrante* (Febo Mari, 1915) et *Toni* (Jean Renoir, 1935). L'émigration, un gagne-pain, comme le rappelle un personnage de Jean Renoir, une douleur, comme le souligne Febo Mari, une expérience parfois violente comme en témoignent les évocations des Vêpres marseillaises (1881) des massacres d'Aigues-Mortes (1893) ou de l'assassinat du président Sadi Carnot par Caserio en 1894. Dès ce premier espace de l'exposition, le ton est donné : sans

ITALIANITÉ

fausse pudeur, le visiteur est invité à un voyage où, entre histoire et art, il prend conscience de l'empreinte profonde qu'a léguée cette immigration au pays.

« D'où viennent-ils ? », telle est la question posée dans la première partie de *Ciao Italia !* où sont évoqués les origines des immigrés italiens et leurs lieux d'installation en France. La représentation cartographique des lieux de départ et d'arrivée permet au visiteur de prendre conscience de l'évolution de cette immigration entre 1860 et 1960 : d'abord venus du Nord de l'Italie puis, après la Seconde Guerre mondiale, majoritairement du Mezzogiorno, les Italiens se sont installés en France selon des logiques de proximité (dans le

Sud-Est) mais aussi et surtout d'emploi (en région parisienne, dans l'Est industriel ou dans le Sud-Ouest agricole). La diaspora italienne, notamment vers les Amériques, est également présentée, situant l'histoire nationale dans une histoire mondiale. C'est aussi l'histoire d'une migration fluide, faite d'allers et retours entre les deux pays, de

circulations, que présente cette première partie. Les lieux de passage – la frontière, la gare de Modane, le port de Marseille, les périlleux sentiers de montagne – y tiennent leur place. Ainsi, l'histoire des Italiens en France est-elle abordée par ses lieux, de départ, de passage, d'installation, de divertissement, ce qui permet de restituer concrètement l'articulation entre une population étrangère et son appropriation du territoire. Les cafés, les associations, les églises ou encore les quartiers sont le cadre de l'expression d'un entre-soi où l'on cultive la culture italienne. Comme le rappellent une statue de Saint Roch, un jeu de cartes, un accordéon, ou les vues de Paris représenté par des artistes italiens (la place des pyramides ou le boulevard des Capucines par Giuseppe De Nittis), il n'y a pas que le travail et la douleur de l'exil dans l'immigration mais aussi de la vie, de la joie, parfois de

la fascination pour la France et, en tous cas, la (re) construction d'une vie au-delà des frontières.

Le même état d'esprit prévaut dans la deuxième partie de l'exposition répondant à la question « Que font-ils ? ». Maçons, ouvriers : les métiers emblématiques des immigrés italiens y sont bien entendus évoqués. L'accent est toutefois mis sur la diversité du rôle économique des Italiens et des Italiennes. Celles-ci ont toute leur place, et ce n'est pas le moindre des mérites dans une histoire qui s'est souvent écrite au masculin : modèles pour Rodin, comme le suggèrent deux émouvantes petites sculptures du maître, nourrices pour les riches familles marseillaises, ou encore agricultrices et mères de famille. Les enfants ne sont pas en reste, à travers l'évocation des petits verriers, des décroisseurs du port de Marseille, des enfants artistes des troupes de saltimbanques ou des petits vendeurs ambulants de statuettes d'albâtre. Le travail des hommes, enfin, est bien évidemment présenté. Appuyé sur des documents d'archives, le labeur ouvrier s'incarne dans des objets emblématiques comme la truie du père de François Cavanna ou un registre d'embauche dans une usine sidérurgique auquel fait écho l'égal de charbon sur une étagère, œuvre contemporaine de Jannis Kounellis. Mais les professions des Italiens ne se résument pas au travail manuel. Comme le soulignent une estrade et un pan de mur arborant un rouge intense, le cirque est aussi un métier d'Italiens, à travers l'exemple de la famille Fratellini dont sont présentés ici quelques ornements scéniques, dont un chatoyant costume et des chaussures de clown.

Ainsi, il relève de l'évidence que l'apport de l'immigration italienne est bien plus vaste que son indéniable rôle économique et démographique. Conformément aux nouvelles approches de l'histoire de l'immigration, *Ciao Italia !* s'inscrit dans une histoire culturelle, au sens large, de la présence italienne en France, ce que souligne la troisième partie : « Que nous ont-ils laissé ? ». Les questions des transferts culturels, de la porosité entre les deux cultures et de la façon dont l'une et l'autre se

Conformément aux nouvelles approches de l'histoire de l'immigration, *Ciao Italia !* s'inscrit dans une histoire culturelle, au sens large, de la présence italienne en France, ce que souligne la troisième partie : « Que nous ont-ils laissé ? ».

sont enrichies mutuellement y sont posées tout en interrogeant simultanément les notions d'italianité et d'intégration. « C'est moi, c'est l'Italien » chante Serge Reggiani en 1971 pourtant naturalisé français ; « Mon pays va de Paris à Rome » déclare Lino Ventura, resté italien mais vedette du cinéma français ; Yves Montand, de son vrai nom Ivo Livi, le plus Français de ces grandes vedettes d'origines italiennes, qui en avait oublié sa langue maternelle, chante pourtant, en italien, « Bella Ciao ». Découlant d'une latinité commune, et historiquement construite, cette proximité culturelle n'obère donc pas les influences italiennes en France. Rappelant le prologue et l'importance du fascisme dans les causes de l'immigration de l'entre-deux-guerres, une section est consacrée à la lutte entre fascistes et antifascistes et à la façon dont elle a structuré la culture politique française. Au-delà du champ politique, la gastronomie, le design, le graphisme – dont les magnifiques affiches de Leonetto Cappiello – ou encore la musique sont évoqués notamment dans un mur d'objet stylisé permettant la suspension d'une petite Bugatti. À travers la figure de Cino del Duca, le rôle des Italiens dans le très populaire roman-photo est également mis en avant à la faveur d'un panneau aux couleurs pop. Enfin, le cinéma a la part belle dans cette troisième partie comme dans toute l'exposition. Projetée en suspension devant une baie vitrée, la scène de la fontaine de Trevi dans *La Dolce Vita* (1960) provoque un effet sensuel et un rappel archétypal et attendu du cinéma italien. Quant à l'extrait de *L'aventure c'est l'aventure* (1972), réunissant Aldo Maccione et Lino Ventura dans une hilarante démonstration de démarche italienne, il rappelle, au milieu d'un mur de mots italiens entrés

dans la langue française, qu'un apport culturel nourrit et se nourrit parfois de stéréotypes. C'est sans doute parce qu'elle est à la fois honnête et joyeuse, surprenante et instructive, que l'exposition *Ciao Italia!* connaît un tel succès. D'innombrables descendants d'Italiens y retrouvent une mémoire toujours vive, justement restituée au travers de parcours individuels ou familiaux. Au-delà, l'exposition, qui se veut une réflexion sur la notion de migration, de passage et d'intégration, questionne pertinemment l'actualité. ■